



Daniel Cohen éditeur
www.editionsorizons.com
Témoins / Témoignages

Témoins, chez Orizons, s'ouvre au récit d'une expérience personnelle lorsqu'elle libère, au-delà de l'engagement moral et psychologique, des perspectives plus larges. S'il est vrai que chaque individu est un maillon indispensable à tel ensemble, les faits qu'il relate recouvrent tantôt un réel sociologique ou historique, tantôt une somme de détails grâce auxquels un *document* naît — en somme un acte personnel profitable au plus grand nombre. Ladite expérience renseigne et conduit, par ce qu'elle implique, à la réflexion. Biographie d'untel ou récit contracté d'un événement qui a dynamisé, voire transformé la vie de tel autre, geste d'une initiation collective parfois, sinon même miroir des nations prises sous le flash d'un œil par essence subjectif, *Témoins* dit et dira les hommes de toutes obédiences.

ISBN : 978-2-336-30025-2
© Orizons, Paris, 2014

Dans la même collection

Maurice Couturier, *Chronique de l'oubli*, 2008.

Josy Adida-Goldberg, *Les Deux pères*, 2008.

Chochana Meyer, *Un juif chrétien ?*, 2008.

David Mendelsohn, *Millau, terre d'accueil des Juifs*, 2010.

François Wolff, *Si venait au monde un homme*, 2010.

Olivier Larizza, *Couleur Mirabelle*, 2011.

Michel Arouimi, *Françoise Hardy : pour un public majeur*, 2012.

Paul Heutching, *Le bourreau a tué trois fois, réflexions sur des siècles de traites négrières*, 2012.

Olivier Larizza, *Le Tour de France dans tous ses états !*, 2013.

Hassna Aalouach-Belkanichi, *Les fruits de la Hogra, la première marche de la Révolution tunisienne 2010-11* 2014.

Laurent Bayart, *Chroniques du tour de France*, 2014.

Ittamar Ben-Avi, *L'Enclave*, 2014.

François George Bussac, *La « Révolution » tunisienne, Chroniques 2011-2014*, 2014

Françoise Maffre Castellani, *Marta Hillers. Un scandale*, 2014.

Louis Nucera et Fanny Lévy, *Faire de l'art avec un souvenir, correspondance, édition de Fanny Lévy*, 2014

La « révolution » tunisienne
Chroniques

2011-2014

Du même auteur

Comprendre la Casamance, essai, Karthala, 1994 (épuisé) ;
La jeune femme et la chambre noire, photos et contes d'Afrique noire,
Ed. Sépia, 1996 ;
Plus jamais là, nouvelles, L'Harmattan, 2002 ;
Nouvelles de la rue Linné, nouvelles, photos Nabil Bouzouita,
Orizons, 2010 ;
Les garçons sensibles, nouvelles, photos Mehrez Labidi, Orizons,
2010 ;
Le siècle d'Augusta, roman, à paraître.

Sur la Tunisie

Le Jardinier de Metlaoui, roman, L'Harmattan, Paris, 2009 ;
Le Jardinier du Désert, livre lu, musique de Kerim Bouzouita, Art
Village Prod. 2009 ;
Tunis, Cap TGM, nouvelles, photos de M. Catzaras, Arabesques,
2010 ;
Éclats du Sémaphore, nouvelles, illust. de Noura Mzoughi, La Nef,
Tunis, 2011 ;
Et la nave va, tome 1, chroniques, sur la Révolution, Arabesques,
Tunis, 2011 ;
Vers une Tunisie libre ? chroniques, sur la Révolution, Arabesques,
Tunis, 2012 ;
Le Cousin, roman, Arabesques, Tunis, 2013.

Pour la jeunesse, aux éditions Arabesques, Tunis
(diffusées en France par L'Oiseau Indigo)

Le vieil olivier et autres contes fantasques, 2011 ;
Quatre comédies musicales, 2012 : La petite souris aux trois maris, La
légende du Lousif, Le chat de Sidi Bou Saïd, Le vieil olivier du
Lycée Carnot ;
Le peuple a crié, poèmes, 2012 ;
L'affaire du Harlem Shake, illust. Shaher Mejri., roman policier (à
paraître) ;
Les deux amis, nouvelles, illust. Claire-Rose Barbier (à paraître).

François-George Bussac

La « révolution » tunisienne
Chroniques

2011- 2014

Préface de Youssef Seddik

rizons

2014

Préface

Youssef Seddik¹

Dès que François-George Bussac m'a expédié sa première chronique de la révolution tunisienne, j'ai eu comme une illumination, celle que l'écriture des bandes dessinées traduit par une bulle au centre de laquelle se trouve seulement une ampoule de tungstène allumée; l'auteur de cet ouvrage est de ceux-là. Le compagnon léger, si peu encombrant, si peu dissonnant, au milieu des chœurs et dans les cortèges des multitudes assoiffées de liberté, se trouvait en plein chantier: il fallait détruire le vieux monde, y compris souvent ses propres abris, enfin aspirer désespérément à construire un avenir dont on n'avait ni la certitude ni la maîtrise.

Je n'exagérerais pas en affirmant que, bien avant le 14 janvier 2011, j'avais de François-George cette image et ces bulles de lumière qui éclairaient l'idée que je me fais des amis de mon pays, dont le regard sur nous n'était chargé ni de volonté de censure, ni de misérable compassion, ni de paternelle hauteur. Je déambulais, souvent avec lui, sur les trottoirs des avenues de Tunis et la conversation, parfois houleuse, me révélait à chaque mot, à chaque interruption courroucée, de l'un ou de l'autre, à chaque éclat de rire, un homme à la fois impliqué

1. Youssef Seddik, philosophe, helléniste tunisien, et spécialiste de l'anthropologie de l'Islam, a notamment publié aux éditions de l'Aube, *L'Arrivant du soir*, 2007, *Le grand malentendu*, 2010 et, en 2011, *Unissons-nous, des révolutions arabes aux indignés*, préface de Stéphane Hessel.

et bienveillant. Et puis j'ai eu connaissance de ce qu'il était vraiment, de la passion qu'il voue à la terre tunisienne... non celle que l'on voue quand on est touriste ou «coopérant» pour les vitrines et les arbres parfaitement alignés sur la grande avenue, non celle des cafés et des bars, des jolies filles et des élégants salons d'hôtels, mais plutôt pour cette terre d'où éclatera quelques années plus tard la grande éruption de notre «volonté de vivre». Il me parlait, en effet, de son projet, réalisé depuis, d'inscrire Metlaoui, ses steppes, ses cailloux et ses mines, ses braves gens et leurs souffrances, dans ce rayon des bibliothèques, celui des romans, dont les volumes pénètrent au plus profond des cœurs et des mémoires. Ce, sans la moindre trace d'exotisme ou de peinture coloniale, mais parce que François-George Bussac *ressortit* à cette terre même où son «jardinier du désert», son grand-père, a vécu, aimé, écrit... Entre temps, il m'envoyait des petites nouvelles de nuit ou de soif dont je me souviendrai toujours —chuchotements de bonheur où ma patrie m'a parlé au travers de la voix d'un témoin. Et quel témoin !

Ses voix et ses propos, ses figures de style et sa verve, viennent tout droit du plus beau patrimoine poétique et littéraire de la France que nous aimons : et voilà notre Tunisie traduite dans ses tumultes et ses jubilations, ses inquiétudes et ses espérances dans les mots les plus justes, dans le lexique de cette belle langue, dans les sentiments des âmes universelles, dans le retrait pudique de ceux qui ne veulent surtout pas donner de leçons...

Y.S .

Comme une flamme au vent...

Ces textes ont été écrits « dans le feu de l'action ». Je ne pouvais rester insensible au séisme politique, culturel, sociétal déclenché en décembre 2010 par le suicide du jeune Mohamed Bouazizi, et annoncé en particulier par de graves tensions dans le sud (Gafsa, Metlaoui etc.). Je connaissais la Tunisie depuis toujours, par les récits de ma mère me narrant la vie de son père, *Le Jardinier de Metlaoui*, héros de mon roman édité en 2009. J'y avais séjourné de 2004 à 2008 en qualité de Directeur des médiathèques françaises. J'y étais résident depuis 2009. Il m'a semblé évident qu'il fallait que j'en fasse chronique, avec cet équilibre délicat entre l'actualité des faits ressentis et la distance de l'écriture. Je vous propose ces écritures, sachant que, parfois, j'ai pu me tromper dans la perception des choses. Je n'ai rien retouché. C'est le jeu de ce genre littéraire ! Et dans mes « promenades » j'ai été accompagné par les personnages suivants, dont la sagesse et la bonne humeur ont beaucoup contribué à la rédaction de ces textes !

PERSONNAGES PRINCIPAUX

LE SÉMAPHORE : lieu de toutes les observations, domine le canal et la mer, du côté de La Goulette. L'horizon est là, vers le mont du Bou Kornine, et du côté de la proue, au loin Tunis, ses bruits et ses fureurs ;

LE CANAL : Lieu de tous les passages, où les pêcheurs viennent

se réfugier et où, l'été, les jeunes gens sautent allégrement depuis le pont ;

LE CAPITAINE: Narrateur de ces chroniques entre deux contemplations des nuages, des merveilleux nuages, de la dégustation de petits capucins et de jus d'orange frais ;

JEANNETTE PATTE-PATTE: Fidèle accompagnatrice du capitaine dans ses menus voyages, De la famille Renault-Twingo. Bonne fille, susceptible de couvrir quelques rhumatismes ;

PERSONNAGES SECONDAIRES

COMPÈRE L'ÂNE: Traverse régulièrement pont et rues, traînant immanquablement de très lourds fardeaux, souvent des légumes et des fruits. Philosophe et disert à ses heures ;

MADAME PRUNE: Institutrice en retraite, d'une élégance islamique sans défaut, baromètre très fin des événements. Tempère volontiers le capitaine dans ses jugements parfois hâtifs. Aime les proverbes chinois ;

LE CANARI: Volatile lumineux et charmant, amateur de bel canto, brusquement disparu entre deux chroniques alors que ma petite-fille lui avait, sans penser à mal, « ouvert sa cage pour qu'il voie le monde ».

PERSONNAGES ALÉATOIRES

LES DEUX AMIS: Dissertent entre deux lampées de bière brune sur l'inanité des choses, la bêtise des hommes et le charme des femmes. Sympathiques. Ne sortent que la nuit.

GRAND-PAPA WIESSER: Aïeul du capitaine, veille, tel un esprit tutélaire, sur la qualité littéraire de son descendant en lui procurant gratos de précieuses citations.

Ces textes peuvent se lire d'un trait, comme une saga révolutionnaire, ou un par un, au hasard, comme autant de nouvelles. Ils ont tous été rédigés en mon « sémaphore » de La Goulette, sauf lorsque mentionné ailleurs. Je tiens à remercier ici les amis, nombreux, qui se reconnaîtront, et qui n'ont cessé de

m'encourager dans cette aventure, comme Marianne, Maryvonne, Annie, Slaheddine, Absattar, Habib, Rabaa, Elodia, Jacob, Yassine, Mahérez, Annouk, Michele, Moncef...et, de loin, ma fille Claire..

Merci tout particulièrement à mon cher éditeur tunisien, Moncef Chebbi, directeur des vaillantes éditions Arabesques, qui m'a permis ici d'insérer quelques unes de mes chroniques parues en Tunisie.

Merci à Michel Giliberti pour sa photo www.michelgiliberti.com

Et à Yassine Hamrouni pour son aide précieuse.

La Goulette, septembre 2014

I

La geste du petit marchand d'oranges ou le feu aux poudres

Lundi 10 janvier 2011

L'incendie déclenché par les flammes du sacrifice du petit marchand d'oranges de Sidi Bou Zid, fin décembre, se propage. Il s'appelait Mohamed Bouazizi. Il n'a pu supporter, lui qui survivait en vendant à la sauvette ses fruits et ses légumes, qu'une policière le gifle. Il y eut comme une terrible traînée de poudre. À travers tout le pays. Le Sud d'abord, depuis toujours révolté, Sud ardent, sobre, rejeté. Et Sfax, Tataouine, et Gafsa la très ancienne, défigurée depuis trente ans, et Gabes qui fut très belle en ses chapelets d'oasis désormais quasi défuntes, et Tozeur la préservée et ses briques de miel, et Sousse, et Le Kef, et Bizerte la très française, puis Tunis, enfin, et la perle des touristes, Hammamet la suave, partout, partout. Je suis happé par ces nouvelles, cette marche foudroyante qui court vers l'inconnu, ces courages simples et innombrables. Les morts se multiplient, enfants, femmes, jeunes gens, tués par la police sous les ordres du Président, ce prédateur bouffi, coupé du peuple, sous les ordres de sa femme, la coiffeuse détestée. De tous les cœurs meurtris de ce pays béni des Dieux, monte un cri

puissant, irrésistible. Le monde découvre, ahuri, que le doux jasmin qui jouait à l'éternel gentil est soudain devenu la rose rouge d'Ifriqiya, brandissant, comme la rose du petit Prince, ses redoutables épines. Les réprouvés des petits bourgs perdus, des ruelles en torchis, des hameaux qui s'écroulent, se ruent sur la capitale, investissent l'Avenue Bourguiba, le centre de la ville et crient leur soif de liberté et de justice.

Mardi 11 janvier

Le lendemain, appel aux artistes pour manifester contre les morts tués par le pouvoir usurpé et ses policiers criminels. La manifestation, une centaine de comédiens, metteurs et scène, peintres, écrivains, journalistes est féroce réprimée devant le Théâtre Municipal et deux des plus grandes comédiennes tunisiennes Rajeh ben Ammar et Jelila Baccar sont molestées. Rajeh est traînée dans une sombre contre-allée par trois policières qui la rouent de coups en éructant, «salope, sale pute, retourne sur tes planches, on aura ta peau». Elle s'en tire de justesse et me dit le lendemain matin, impériale : «ce qui m'est arrivé n'a pas d'importance, pensons à tous nos jeunes morts.»

Vendredi 14 janvier

Jour historique. Le Président dictateur Ben Ali et sa famille fuient devant la houle populaire et se réfugient, peinarde, en Arabie Saoudite. Le lendemain 15 janvier un gouvernement provisoire est mis en place.

La voix du muezzin, derrière le canal de La Goulette. Des tirs de balles. Des chiens aboient, non pas nos vieux cabots errants, mais ceux, alertes, au poil vif des miliciens d'ancien régime déterminés à piller et à casser. La contre-révolution apparaît, féroce. Des individus, carrément patibulaires, sortent de l'ombre et parcourent rues et ruelles, ponts et trottoirs, par petits groupes, trois ou quatre, avec de gros bâtons. Il est un peu plus de cinq heures du soir ; les belles lumières jaunes apparaissent sur l'avenue Roosevelt, celles des restaurants de

tous les poissons, et le long de mon cher canal qui abrite les barques multicolores des pêcheurs de toujours. C'est l'heure où Ptit Absa, mon canari, svelte et bel canto, se réfugie dans le silence du jour qui tombe. Il partagera la soirée avec moi. Cela le rassurera. Je dois lui expliquer que la ronde des hélicoptères qui sillonne le ciel, et qui fait trembler nos vitres est une bonne ronde, de celles qui traquent les malfrats. Hier ceux-ci nous ont pris de vitesse, ont foncé au port, ont arraché les grilles du garage des voitures neuves sous douanes, Porches, camionnettes, R8 et autres splendeurs. Ils ont éventré les entrepôts et je voyais de ma fenêtre filer à toute allure ces gredins encagoulés. Des tirs ont éclairé ma nuit, des volutes de fumée à quelques encablures : des voitures, les mêmes, rattrapées par les citoyens, flambaient et quelques immeubles très ciblés aussi. Carrefour, Géant, Monoprix, villas somptueuses, tous appartenant à la famille de l'ex dictateur, pillés et ravagés. Logique.

Je file à Tunis rédiger avec mes camarades le communiqué de la cellule PS de Tunisie, solidaire du combat des Tunisiens : «Après des années d'oppression et de répression des libertés publiques par un dictateur et le clan mafieux qui l'entourait, le peuple tunisien a eu le courage admirable de se battre pour recouvrer sa dignité. [...] Nous restons solidaires du peuple tunisien dans sa volonté de mise en place d'un processus démocratique». Au retour, démonstration de force militaire de l'armée régulière devant la Karaka de La Goulette, l'antique fort de Charles Quint. Une dizaine de chars, impressionnants, semblent sortir d'un film de la dernière guerre, vert sombre et chenilles géantes. Je salue, pouce levé, ils sont aimés et se sont maintes fois interposés entre le peuple et la police. Mais ils sont un peu lourds, que peuvent d'énormes chars contre d'habiles voleurs, prompts à la détente. Manquent cruellement de petites jeeps nerveuses, nos amis en treillis ! Ils ont vingt ans, ouvrent de grands yeux. Ils feront respecter l'état d'urgence, fixé avant-hier à 20 heures et depuis hier à 17 heures. Mais les milices de la dictature continuent à sévir, à tirer, à tuer, un mort ici, un autre là, des blessés. De petits groupes de citoyens se forment, de toute part des voisins non seulement se parlent,

commentent, se félicitent, s'inquiètent, mais aussi vont déterrer de vieux bâtons, les cannes du grand-père, les sabres d'antan. Des femmes aussi s'en mêlent. Elles auront été de toutes les révoltes, de tous les cris. On dit que le maire, proche de la famille régnante, grand amateur de dessous de table, est mort. On dit que l'eau municipale a été empoisonnée. On dit que la coiffeuse déguisée en première dame a planqué des lingots d'or à Dubaï. En fait l'eau reste potable, les lingots dorment à la Banque Centrale, et le maire respire encore. De l'autre côté des vagues, Français et Tunisiens sont solidaires, à Paris, à Marseille, en une liesse magnifique. Des chants s'élèvent, les cœurs respirent. Le peuple de France, ému par le combat de Mohamed Bouazizi et de ses compatriotes découvre une Tunisie ardente, combative, exemplaire. La geste tragique et glorieuse du jeune Bouazizi de Sidi Bou Zid ne fait que commencer. Elle a enflammé l'immense peuple des démunis et des silencieux du monde musulman.

Dimanche 16 janvier

Slalom City à La Goulette ! Ce matin, temps de diamant. Répit après les tirs de nuit et les rondes des hélicos de l'armée dans le ciel étoilé. Ma voisine Sophie, revenue de trois jours à Tunis pour tenir la main de sa maman affolée dans son bel appartement 1960, tentures et dorures, me dit, les yeux hors de la tête : « Mais c'est l'apocalypse, Monsieur François ! »

Elle a découvert, au tournant de la Karaka, en venant de Tunis par la route du TGM (le petit train Tunis, La Goulette, la Marsa) les cadavres de voitures brûlées, dépecées, gisantes en travers des voies ! Je ris, agite ma casquette et m'efforce de la rassurer. Et avec ma fidèle Jeannette, mon antique Twingo, nous filons vers la petite église bleue et rose de l'ancien quartier des Italiens. Chicanes, ergotages et palabres, impossible de rallier le petit clocher où devrait se tenir, comme tous les dimanches, la messe en anglais, pour les africains anglophones de Tunis. Surréaliste, et rythmé, j'aime. La route est barrée, je décide que Dieu attendra, et pare au plus pressé. Unités « Tunisiana », pour

mon téléphone, fruits secs, pommes et bananes, et regagne mon sémaphore, prêt pour la veillée. Dès le soleil couché, coups de fusils, rafales. Sous ma terrasse. De vraies balles, c'est bien l'état d'urgence. Ptit Absa, mon canari, en trille d'effroi. Des jeunes poussent la camionnette volée et incendiée qui bouche le pont pour que le char puisse passer. Le Peuple et son armée, même combat. Il y a trois jours à peine le Grand Chien et sa meute étaient encore au pouvoir ! Quel chemin parcouru ! La bête a eu la tête tranchée, symboliquement, mais il s'agit bien d'un mille pattes aux multiples replis ! Le compte à rebours est commencé. Au Palais du Bardo, le nouveau président par intérim, 78 printemps, ancien Président de la Chambre des députés, reçoit. La Constitution est respectée et appliquée. Le nouveau gouvernement, provisoire, expédie les affaires courantes, poursuit les cancrelats et promet d'organiser rapidement de nouvelles élections, démocratiques.

17 janvier

De grand matin, de sa terrasse mon voisin, le docteur, me hèle et me montre l'impact de la balle qui, hier, percuta sa façade. Je les ai vues aussi, cette nuit, ces balles, zébrant mon ciel du côté du grand cèdre du Liban, filant, incandescentes et diaboliques, pour se perdre dans la mer, alors que la lune, sereine, régnait sur les étoiles. Il y avait rumeur de malfrats dans les ruelles. Mille voix s'élèvent, libres enfin de dire leur histoire, de crier leur vérité, de donner points de vue, opinions, débats. Les têtes tournent, les respirations sont plus amples, et comme le bébé qui découvre l'air et qui pleure de joie et de douleur alors que ses poumons se déploient pour la première fois, les citoyens sont ivres de liberté. Toutes les paroles se croisent, les petites et les grandes, les drôles et les sinistres, les sages et les folles. C'est cette image qui me frappe. L'ivresse des mots. Ça peut tourner très bien, ou se perdre en dédales. Construire un bel avenir ou virer chienlit. Mais le pain frais est de retour, alléluia ! Tout à l'heure, à l'aube, le muezzin nous chante la gloire de Dieu. C'est *el feger*. Je sors l'écouter, en savourant lentement

une de ces délicieuses oranges Thompson, vrai don de Dieu. J'aime ces rappels à la prière qui scandent, paisibles, les journées en pays musulman. L'homme au minaret psalmodie, deux fois. Difficile ici de concevoir un pouvoir laïc. Qu'en sera-t-il de la nouvelle constitution à venir ? Je suis assez sceptique, la séparation de l'Église et de l'État a demandé chez nous plus d'un siècle de combats, des Lumières à 1905... Nous tombons d'accord, autour d'un café de bon matin, sur cette prévision, ma voisine Louise et moi. Hollandaise arrivée à Tunis il y a plus de cinquante ans, elle venait d'être interrogée par... la télévision batave qui passait par là, et elle avait chanté sa fierté d'être tunisienne ! Ses enfants et petits enfants lui interdisent de sortir, elle n'en a cure et court de passages en ruelles, de palabres en diagnostics. Elle apprend que son voisin d'en face, vieux tunisois de bonne souche regrette déjà « la paix de Ben Ali », et se demande « si les Tunisiens sont assez civilisés pour mener à bien une telle révolution » ! Cela dit la confiance entre le peuple et ses gouvernants est loin d'être revenue. Mon ami et voisin, Chedli ben Ammar, le propre fils de Tahar ben Ammar, une des grandes figures de l'Indépendance de 1956, ami de Pierre Mendès-France, doute aussi. Il m'apporte un litron de sa succulente huile d'olive finement distillée, « excellent pour TOUS les maux » et me dit que le nouveau gouvernement ne lâche pas prise. « Les ministères régaliens sont tenus par d'anciens suppôts du régime, à commencer par le Président par intérim lui-même et son Premier Ministre !

« — Mais, cher voisin, lui dis-je, comment faire autrement, et puis il ne s'agit que d'un gouvernement de transition, chargé d'expédier les affaires courantes, et d'organiser les élections, sous contrôle international, dans les six mois !

— Certes, mais quid des forces spéciales de la Sécurité ? Environ de 10 000 à 13000, la partie la plus compétente des 135 000 policiers, soit près de 10 %, très bien formés et équipés. Ils ne vont pas se tenir tranquilles ! »

Tout peut arriver, en effet. Une fois l'ivresse dissipée viendra le temps des négociations, des mots pesés et soupesés, des compromis et des programmes. Mais plus jamais le temps des

dictatures, de la peur et du mépris des plus hautes instances pour le peuple ! Celui-ci, à la suite de Bouazizi le Magnifique, s'est enfin réveillé. Il ne pourra accepter qu'on lui vole sa révolution !